

Angela Damoli



l'Âme rosa

Angela DAMIOLI

L'Âme Rosa

© Angela DAMIOLI, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-4186-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

A mio padre.

À Misou.

Remerciements :

À mes âmons, Chiara, Rachel et Michaël

À mon âmie prodigieuse, Aurelia.

À mes âmis lecteurs : Caroline, Charlotte, France, Joseph, Marie-Laure,
Audrey

À mon âmuse : Daniela

*« Quand on vient de nulle part, on peut aller n'importe où mais il faut savoir
d'où l'on vient pour savoir où l'on va. »*

« Aimer, c'est essentiellement vouloir être aimé. »

Jacques LACAN

« La merveille de l'existence, c'est être aimé sans être jugé. »

Mona Ozouf

Dalida « c'est l'histoire d'un amour »

Mon histoire
C'est l'histoire d'un amour
Ma plainte
C'est la plainte de deux cœurs
Un roman comme tant d'autres
Qui pourrait être le vôtre
Gens d'ici ou bien d'ailleurs
C'est la flamme
Qui enflamme sans brûler
C'est le rêve
Que l'on rêve sans dormir
Un grand arbre qui se dresse
Plein de force et de tendresse
Vers le jour qui va venir

C'est l'histoire d'un amour éternel et banal
Qui apporte chaque jour tout le bien, tout le mal
Avec l'heure où l'on s'enlace
Celle où l'on se dit adieu
Avec les soirées d'angoisse
Et les matins merveilleux

Mon histoire
C'est l'histoire qu'on connaît
Ceux qui s'aiment
Jouent la même, je le sais
Mais naïve ou bien profonde
C'est la seule chanson du monde
Qui ne finira jamais

Agosta Valensi vient d'avoir soixante ans. Son regard est doux, vif, pénétrant. Ses traits portent les traces de son âge légèrement dessinées sur son visage. Une évidente quiétude s'en dégage. Elle a choisi sa vie. Elle la trouve plutôt jolie. Elle a mené des combats, s'est relevée de douleurs indélébiles, s'est battue et parfois tue pour revenir plus forte. Son envie n'a jamais failli face aux diktats, aux despotes. Elle demeure fière. Elle est sincère, quelquefois rancunière. Elle a quelques remords mais pas de regrets. Elle s'adapte facilement et se défend par le verbe en un crochet. Elle a construit se liguant contre la bienséance, le conformisme, les convenances imposées par les mœurs sociales. Elle n'adhère aucunement à la société patriarcale. Elle existe. Agir et affronter ses adversaires sur la piste.

Ce matin-là, Agosta boit son café. Elle est de bonne humeur et pense à ses occupations de la journée. Elle lit libération et caresse son chien retenant machinalement son attention. Elle écoute le podcast « *Coming Out* » dont on lui a conseillé l'audition. Elle apprécie cette humanité engagée, ces témoignages partagés, dans un monde où chacun évolue masqué. Les discriminations l'ont toujours interpellées. Elle bannit la violence. Une défaillance à son sens.

— C'est fou quand même ces histoires, on est en 2021 ! s'agace-t-elle.

Elle est entière, substantielle. Elle repart à ses réflexions. Exigeante, adepte indéfectible de la précision, dissimulant souvent ses émotions. Elle préserve son affection se réservant de l'offrir à ceux que son cœur choisit de chérir. Se protéger contre les dures lois de son métier pour jaillir. Agosta sourit, captivée. Les anecdotes qu'elle entend l'amuse ou l'indigne à se sentir consternée. Elle imagine alors un projet d'ouverture qu'elle mènerait à bien comme un défi. Elle y rassemblera ses alliés, ses amis. L'engagement est le premier pas pour atteindre l'ordre établi.

Elle envoie et répond à des messages via son smartphone. Elle s'active aussi rapide qu'un jet de verve sur un dictaphone. Puis, elle arrête tout. Sa main glisse négligemment dans son cou. Elle fixe un point imaginé devant elle, concentrée. Dans ses écouteurs, une mélodie et des paroles résonnent à son cœur appliqué. Attentive, les mots s'enchaînent et dégagent une bien jolie rengaine. Elle l'écoute une fois, deux fois, dix fois. Inlassable, éprise, le charme croit. Une chanson d'amour comme elle aurait aimé en écrire. Quand ses tripes

fonctionnent, se soulèvent, c'est que la musicalité a de quoi séduire. Mais, cette artiste, Hoshi, lui est passée sous le nez, y renonçant d'un grand soupir. Les mots défilent « *J'te pardonne, Pour mon cœur fracassé, J'te pardonne, Pour tout ce que tu m'as fait, J'te pardonne, D'avoir tout niqué, J'te pardonne, J'voudrais oublier, J'me sens conne, J'aurais pas pensé, J'abandonne, J'mets tout de côté, Tu m'étonnes, Que l'amour fait crever, J'te pardonne, j'te pardonne, J'te pardonne...* »

Une version similaire à un « *je suis malade* » du XXI^e siècle. À quatorze ans, dans sa chambre d'adolescente, elle l'aurait incarnée, mimée, gueulée repoussant chaque obstacle. Elle pense que l'amour est intemporel, son langage universel. Peut-il rendre l'humanité plus belle ?

Elle pose son téléphone sur la table. Se lève, affable. Elle réajuste sa blouse et embrasse son toutou. Elle se rend dans le couloir qui mène à l'entrée de son grand appartement parisien, lumineux, doux. Aujourd'hui, elle ne fait rien. Elle s'octroie une journée de soin, du bien. Elle s'efforce d'ignorer les sollicitations des interactions sociales sur son portable. Compulsivement, elle se prépare à répondre mais elle sait qu'elle peut se contenir, qu'elle en est capable. Ce qu'elle réalise aujourd'hui elle n'aurait pu l'imaginer par le passé. Une minute, une unique minute pour se poser. Elle, qui a toujours fuit la solitude prend plaisir à l'instant de se contenter d'elle-même. Tant qu'elle gère et décide d'y mettre un terme ! Elle apprend à apprécier ces périodes sans compagnie. Elle dompte l'ennui. Elle sait qu'elle ne restera pas là, entre ses murs symétriques jusqu'au crépuscule météorique. Elle sortira promener son chien, se rendra chez l'esthéticienne, appellera des amies, fera du tri et pourquoi pas une ou deux boutiques pour trouver des vêtements de mode éthique.

Agosta file dans le couloir menant au vestibule portée par une soudaine pensée. Elle ouvre le placard de l'entrée. Les portes blanches, en partie à persiennes de bois de chêne, coulisent avec facilité. Des vestes, des manteaux y sont accrochés, ordonnés sur des cintres foncés. Elle fouille dans une poche de l'une de ses affaires. Elle est persuadée avoir déposé ce papier griffonné dans la fente de sa fringue mise le soir d'un gala avenue Kléber. Elle pense tout haut :

— J'aurais dû le prendre en photo ! Du papier... franchement, c'est dépassé...

Un petit morceau. Le trou n'est pourtant pas si profond. C'est juste un petit pli

limite superficiel à la base du veston. Elle balaie son vestiaire en ajustant son visuel. Elle hésite, posant sa main sur son cerveau en plein duel. Elle repart au salon pour y récupérer ses lunettes sur l'une des tables basses. Ah, cette foutue presbytie la dépasse ! Elle retourne à sa quête, levant les yeux au ciel de cette situation cocasse. Elle sépare chaque habit vérifiant qu'il ne se trouve pas dans un autre pli. Tout cela pour quelques caractères d'agacerie. Rien jusqu'à... jusqu'à ce qu'elle aperçoive un petit carré blanc sur le sol. Il a pris son envol. Il est à terre, au plus bas et peu fier. Elle s'accroupit, le ramasse, le déplie et le lit d'un ton arbitraire :

— « *Pour moi tu demeures un mystère mais chaque énigme se doit d'être élucidée... Appelle-moi. **Pierre.*** »

Elle sourit de cette déclaration triviale. Elle trouve ce mot charmant mais peu téméraire et finalement très banal. Voilà qu'elle attire les minots comme le Graal. Elle imagine les réflexions de ses amies quand elle leur racontera cet appel au vice. Elle rit furtivement puis pense que ce fameux Pierre doit avoir l'âge de son fils. Une gêne discrète met fin à ses divagations qui la ravissent.

— Mais il ne l'est pas ! Commente-t-elle en froissant le papier, d'une voix mécontente.

Agosta se rend dans la cuisine, le jette dans les encombrants et repart vers le placard pour fermer la porte coulissante. À l'intérieur, une veste git au sol. Elle la ramasse et l'accroche promptement par le col. Son regard est irrésistiblement attiré par les rayonnages demeurant derrière la porte de droite. Elle la coulisse à son tour et remarque de nombreuses boîtes. Elle les observe sans détour. Devra-t-elle s'en séparer un jour ? Les souvenirs s'entassent dans ce mur de cartons. Elle tente de se remémorer leurs contenus puisque depuis son emménagement, il y a environ six ans, les contenants ont été placés là sans distinction. Un tri a pourtant été réalisé lors du grand emballage mais elle ne s'est pas attardée à les marquer d'un étiquetage. Elle n'a pu se défaire de tous ces estimables bagages. Agosta en saisit un, celui se trouvant à portée de sa vue. Elle le pose à ses pieds, l'ouvre, et se souvient spontanément ce qu'il renferme à son insu. Des dossiers cartonnés, de vieilles factures cornées, quelques anciennes revues, d'intelligibles comptes-rendus.

— Pourquoi ai-je gardé ça ?... J'ai dû me dire que j'y reviendrai plus tard. C'est n'importe quoi ! Je vais devoir faire le tri du tri.

Il lui revient alors avoir commandé ces boîtes sur le site internet d'Ikea, s'être empressée de les remplir entre manque de temps et motivation toute relative. Il y a là, quelques mots d'amour de ses enfants, des poèmes, les dessins les plus intéressants ou intrigants, les photos imprimées d'un temps révolu gardant sa mémoire vive. En général, elle se débarrasse aisément des objets superflus et n'archive que les choses affectives. Son chien, Toudou, la rejoint, gueule ouverte, langue pendue, queue battante.

— Ah te voilà, tu devais te demander où j'étais passé ?

Elle le soulève et embrasse sa fidèle canaille toujours présente.

— Eh bien tu vois, j'ai encore du travail qui m'attend... Mais rassure-toi, je ne pense pas faire ça aujourd'hui !

Elle désigne de l'index, à son fidèle ami, les colonnes alignées de taille et de couleur choisie sobrement. Elle attrape le carton posé à ses pieds et le glisse sur l'étagère pour le ranger sommairement. Il ne rentre pas, impossible de l'agencer. Agosta vérifie la hauteur du couvercle pouvant bloquer et s'assure que la boîte n'est pas entravée par celle d'à côté. La résistance semble venir de dessous ou de derrière. De nouveau, elle déplace l'objet à terre. Elle ne remarque rien de particulier jusqu'à ce que son attention se porte sur le fond du placard. Une pochette plastifiée, épaisse, attire son regard.

— Qu'est-ce que c'est que... ?

Elle détaille des carnets de notes, des cartes postales, plusieurs lettres glissées méthodiquement. Elle retourne l'emballage, remarque son écriture et défaille subitement. Sa correspondance ! Toute une partie de son adolescence. Troublée, elle serre son Toudou contre elle et se dirige dans le salon voisin. Elle s'assoit sur le grand canapé grège et caresse son chien. Il l'observe avec admiration. À ce moment précis, cet adorable petit être à quatre pattes est son unique soutien face à la poussée immodérée de ses émotions. Elle ouvre le sachet plastifié, en sort des bulletins scolaires et parcourt les commentaires des profs, désabusés, encourageants ou sans valeurs. Elle s'arrête un instant sur ceux dont la rédaction demeure perspicace passablement divinateurs. Elle constate avoir développé certains apprentissages, d'autres oubliés. Puis son regard se pose en dessous de la pile, sur des enveloppes aux coins cornés. Les lettres de Nathou. Ces reliques de papier, ces feuilles noircies de sentimentalité résonnent d'un temps révolu, de blessures et de coups. Elle est brusquée, se maintenant sur la défensive imposant